

Emile Schroeter



Artisans d'autrefois

Grolley et environs

Grolley, octobre 2018

De bien vaillants artisans d'autrefois

À Grolley et environs

Introduction

Dès mon jeune âge, j'ai toujours été impressionné par les artisans qui œuvraient dans notre village.

Ils étaient déjà nombreux à l'époque. Leur activité et leur engagement, c'était la vie du village, sa bonne marche, un lien pour la communauté. Pas de coûteuses factures mais une rétribution à l'aune de nos minces revenus.

Je voudrais ici, par ce témoignage, leur rendre un hommage qui devrait toucher et encourager leurs successeurs, les artisans d'aujourd'hui. Le Bulletin communal sera l'écho de leur solide activité.

Les voici, déclinés sans aucune préférence ni marque de supériorité, comme une balade par les quartiers du village :

pages

2	Henri Jaquet , dit « Le Petit Henri », menuisier
3	Maurice Jaquet , dit « Maurice-maçon », entrepreneur de maçonnerie
4	Noël Mottas , dit « Nellon », batteur, laboureur, préposé au débit de sel
6	Maxime Jaquet , réparateur en toutes mécaniques
7	Les Frères Jonin , menuisiers
8	Louis Cuennet , le cordonnier du Guéravet
9	Lucie Jaquet de la Chernaz, commerçante en volailles et œufs
10	Ernest Ritz , le laitier
12	Fernand et Adèle Terrapon , le boulanger du village et son épouse, épicière
13	Frédéric et Aloysia Faller , le boulanger du Sablion et son épouse, épicière
14	Les Frères Cuennet , dits « Les Petits-Louis », agriculteurs
15	Casimir Pilloud , dit « Miron », distillateur
17	Léon Monney , dit « Léon Paysan », réparateur de vélos
18	Fidèle Jaquet , dit « Matchèque », distillateur
19	Cécile Deschoux , commerçante en volailles et oeufs
20	Etienne Cottier , taupier, Cutterwyl
22	Angéloz Frères , selliers-tapissiers, Belfaux

Que de bons souvenirs ! Avec eux, on saura mieux apprécier la présence et l'activité indispensables des artisans d'aujourd'hui.

Je tiens ici à remercier chaleureusement le Conseil communal et son administration qui ont bien voulu accepter de publier cette évocation de notre passé récent ; Madame Elisabeth Schenevey-Cuennet, « Babeth », pour ses compléments d'informations et son appui amical ; Monsieur Gérard Repond, pour la relecture et les corrections.

Je vous souhaite « Bonne lecture », bien du plaisir à la découverte de « *Ceux qui nous ont précédés* ».

Henri Jaquet, dit « Petit Henri »

Menuisier

Actuellement Maison Litzistorf, route du Village 8

C'était le menuisier du village ; il nous a tous bien marqués, nous, les gamins d'en haut.

C'était un homme de petite taille, très nerveux..., que nous aimions bien taquiner de temps à autre en rentrant de l'école. Par exemple, on excellait dans le jet de pierres ; d'ailleurs, mon frère Albert, même gaucher, était un champion !!! L'objectif « suprême » du lancer de pierres était de franchir le faîte du toit, haut et pointu, de la menuiserie de notre « victime ». Bien sûr, de temps en temps, un caillou faisait tinter les tuiles et notre gaillard sortait, énervé, et cherchait le petit vaurien qui prenait son toit pour un terrain d'entraînement. La troupe était bien camouflée dans les environs ; on apercevait des rires étouffés et des ombres qui fuyaient. On n'y voyait pas de mal ; c'était un jeu, un moment de plaisir presque innocent.

Le plus cocasse, c'était notre clin d'œil à son épouse, dénommée Clémence, bien enveloppée, qui taquinait en riant, du haut de son balcon, son petit mari tout excité... En passant, un mot sur cette épouse d'autrefois. Elle allait à la forêt avec son charret, ramasser du bois mort pour son potager. Après les moissons, on la voyait glaner, pour ses poules. Elle venait aussi ramasser les « patates » que le paysan laissait sur son champ. Aujourd'hui, les machines ne sont pas charitables.

Revenons à ce cher Petit Henri. C'était un professionnel de la menuiserie. D'ailleurs Papa, sensible à tous les métiers du bois et qui avait fait un apprentissage de chef de chantier, appréciait ses compétences. Bien des agencements à l'église, aux bâtiments communaux et paroissiaux ainsi que dans les maisons particulières sont de sa main.

J'ai eu l'occasion à maintes reprises de me rendre dans son atelier ; j'admirais son travail, le crissement de la scie, les copeaux que crachait sa varlope sur la planche au parfum de résine. J'étais toujours impressionné de voir avec quelle dextérité, il actionnait et manipulait ses premières machines : la raboteuse, la scie à ruban... De temps à autre, contrarié par un bois plein de nœuds, il laissait échapper un petit juron, accompagné d'un coup de hanche sec et nerveux !!!

Le meilleur : Petit Henri fut aussi conseiller de paroisse, en même temps, d'ailleurs, que mon oncle Miron – j'en parlerai plus loin - et Papa ; ils étaient de ceux qui donnent du temps en partage, pour la communauté.

Avec eux, on pourrait lire « Petit Henri », sur le monument aux hommes de cœur, à l'entrée du paradis.

Maurice Jaquet, dit « Maurice-maçon »,

Entrepreneur de maçonnerie à Grolley

Actuellement M. Marcel Jaquet et Famille Holz, Impasse du Sablion 1

Maurice-maçon, un autre personnage et artisan notoire de Grolley, et qui nous impressionnait aussi, nous, les gamins. Svelte, très nerveux, il s'exprimait avec un petit chuintement, un cheveu sur la langue. Son fils Marcel Jaquet lui ressemble d'ailleurs étrangement !!

Né en 1900, il était le contemporain de Papa. Il venait assez souvent chez lui pour des raisons professionnelles. En effet, Papa en sa qualité de dessinateur en bâtiments et de chef de chantier, était régulièrement appelé à organiser et à diriger des travaux de construction pour la Commune, la Paroisse ou pour des particuliers, à Grolley et environs.

Ils collaboraient surtout lors de soumissions, de l'attribution des travaux et, par la suite, lors des travaux eux-mêmes. Tout en voulant rester discrets, nous assistions indirectement aux pourparlers ; on s'amusait surtout à voir l'attitude de Maurice-maçon. Les deux contemporains s'appréciaient beaucoup ; toutefois mon cher papa, appliquant dans toute sa rigueur les normes de construction, détectait et gommait, occasionnellement, les évaluations un peu surfaites de l'entrepreneur Maurice !!! C'était parfois une petite pièce de théâtre, avec drame, gestes, cris et heureux dénouement.

L'entreprise de maçonnerie Maurice Jaquet a réalisé la plupart des travaux de constructions de maisons particulières, les réparations et mandats de maçonnerie sur le territoire et dans les localités voisines. Feu son fils Marius lui avait succédé et avait repris l'entreprise tout en la développant. Malheureusement la maladie l'a emporté bien trop jeune...

L'entreprise de maçonnerie Jaquet aura bien marqué de son empreinte le village de Grolley et ses environs. D'ailleurs, ça continue dans la famille, avec l'entreprise Bernard Jaquet.

Noël Mottas dit « Nellon »

Batteur, laboureur, préposé au Débit de sel

Actuellement Famille Minder, route de Ponthaux 9

Nellon, un Grolleysan d'avant-garde. Il fut le premier à s'équiper de machines agricoles.

D'abord le fameux tracteur Hurlimann... et qui actionnait une batteuse mécanique en service pour les blés des paysans. Tout au long de l'automne, Nellon et sa batteuse mécanique se rendaient de ferme en ferme pour battre les blés entassés dans les granges. La venue de la batteuse était toujours un grand moment à la ferme.

Pour moi, lorsque la batteuse était en fonction à la ferme des Petits Louis – on en parlera plus loin - où j'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse, j'étais fasciné par la mécanique, le jeu des courroies et des poulies, ce souffle qui crachait la poussière, les sacs fédéraux qui s'emplissaient à l'autre bout... une symphonie, et surtout, ce « ouh » continu, la musique de la batteuse.

Lorsque nous traînions dans les alentours, Nellon nous appelait et nous « embardouflait » d'un morceau de graisse mécanique sur le nez et sur le cou !!! Ce n'était pas de la méchanceté, car il était plutôt bonhomme, de nature gentille et de genre farceur...

La famille Mottas possédait également à Grolley un battoir ainsi qu'une scierie mécanique situés à l'emplacement actuel du Centre commercial. Pour obtenir la première paille dans le courant de l'été, les paysans allaient battre leur blé (de l'orge) à la batteuse chez Mottas. Là aussi, pour nous les gamins, c'était toute une expédition qui nous excitait à nouveau...

En dessous trônait la scie mécanique. Il fallait la voir avaler des immenses billes de bois qui avançaient par à-coups avec le chariot sur rails et ressortaient en planches régulières.

Et la belle Chevrolet rouge de Nellon ! Comme il faisait partie de la société de jeunesse, il nous « voiturait » dans nos sorties, nos virées de bals. C'était la belle voiture !!! Il se mariera plus tard, nous, on ne sera plus de la jeunesse !!!

Nellon allait aussi avec son tracteur faire le labour pour les paysans qui n'avaient alors que des chevaux, ou même comme chez Les Cuennet-Petit Louis, que des vaches pour tirer les chars et tracter la charrue...

Le char à bancs de la Société de la Jeunesse, à la Bénichon, était toujours l'affaire de son tracteur.

Il est resté pour nous les jeunes de jadis, un personnage attachant et surtout un bon copain. Il faut aussi signaler que la Famille de Noël Mottas gérait le « Débit officiel de sel » de Grolley.

On lui connaissait des talents de conteur, notamment quand il nous décrivait, en patois, les gestes du prêtre à la Messe, dans l'imaginaire d'un enfant de chœur débutant ... un morceau de bravoure, on en redemandait ...

Plus tard, près de son domicile, dans le parc agrémenté par son épouse, on retrouvera les rails et les croisements de l'ancienne scierie; mais cette fois pour un circuit de trains miniatures qui fut connu de toute la Suisse Romande grâce l'Echo Magazine.

C'était vraiment un « Chef » !!!

Maxime Jaquet, dit « Caton », Réparateur en toutes mécaniques

Maison autrefois située au bout de l'Impasse du Ruisseau

C'était un personnage singulier et qui a offert de très grands services à la population de Grolley dans mon jeune âge.

De taille moyenne et svelte, on ne voyait que sa grande moustache, qu'il mordillait nerveusement lorsqu'il devait résoudre un problème.

Il n'avait jamais entrepris un apprentissage mais rien ne résistait à sa perspicacité : un objet quelconque, une machine de n'importe quelle taille, en passant de la montre à la machine à écrire, avec un détour par la faucheuse à moteur !

En conflit avec les Entreprises Electriques Fribourgeoises, il produisait lui-même son courant avec une génératrice à essence.

Avec son dernier fils, mon contemporain, j'ai eu l'occasion à quelques reprises de visiter son atelier situé dans une étrange habitation ; un assemblage curieux de planches et d'éléments récupérés. Son rangement était d'un autre monde mais il était le seul à retrouver son outillage et ses pièces...

Au moment du paiement, c'était amusant de l'entendre répondre à notre question :

- Combien ça fait Maxime pour tout ce travail ?
- Et bien : 50 centimes de soudure, Bayi-me » - donne-moi 2 francs...

Maxime Caton appliquait des tarifs très bas, sans concurrence. Il n'a pas fait fortune, mais il a surtout rendu des services nombreux et très appréciés à la population de Grolley.

Son épouse, « la Catoune », très gentille personne, avait eu un grave problème de santé (trachéotomie) et, dotée d'une canule, elle devait toujours mettre la main sur son cou pour parler.

Le couple avait eu plusieurs enfants, des garçons, qui « ont tous bien tournés », comme on dit. Pourtant, l'un d'eux, dénommé « Arsène à Caton » avait malheureusement un handicap physique et mental. Mais il se débrouillait et il était bien intégré à la vie du village. Il était un peu la mascotte de la société de jeunesse.

A propos, une petite anecdote :

Mon cher papa était alors officier d'état civil pour les communes de Grolley et de Ponthaux. Un soir, Arsène est arrivé chez lui pour lui demander toutes les formalités en vue du mariage, car il avait fait la connaissance d'une « gente demoiselle ».
Ô le beau rêve ! On en sourit, et pourtant.

Comme Caton à Rome aux côtés de Jules César, Maxime (encore un nom romain) était toujours là pour les Grolleysans !

Les Frères Jonin

Menuisiers

Ancienne bâtisse démolie, avec un certain caractère, en face du Garage Winiger

C'étaient aussi de solides et très bons menuisiers et, une chance pour un village, compter deux ateliers de menuiserie.

Célibataires, vieux garçons comme on dit pour les braves qui n'ont pas trouvé l'âme sœur, c'étaient de solides gaillards, et fins connaisseurs dans leur métier. Ils avaient leurs méthodes, parfois peu orthodoxes, mais ils s'en sortaient à leur avantage. Leur atelier était situé à la sortie du village, sur la route de la Broye. Ils composaient une Fratrie avec leur belle-sœur Odile, épouse de Louis, ainsi qu'un frère, Amédée, qui lui se consacrait à l'agriculture.

Ils ont contribué à notre naissance, puisque la chambre à coucher de nos parents a été confectionnée par leurs soins !

Le frère, Louis pratiquait aussi la profession de boucher de campagne ; on faisait boucherie, chaque hiver, chez les paysans et même plusieurs fois. Le jour de la boucherie, chez nous, Louis nous faisait peur. Ses longs sourcils retombant sur ses yeux, il était là, à table, et à côté de lui, la queue du cochon qu'il venait de tuer ; on n'osait pas bouger... mais - ah le farceur ! - un dimanche après la boucherie ma sœur Monique a retrouvé la queue en ouvrant sa sacoche, à la messe !

Ils avaient tous la même démarche – le coup du balancier ! Et leurs habitudes étaient parfois cocasses, par exemple pour la lecture de la Liberté, notre quotidien favori. Le facteur apportait le journal le matin et le déposait à l'atelier sur un établi. La lecture se faisait dans l'ordre hiérarchique : du plus vieux au plus jeune, du chef au sous-chef... on ne saura jamais. Quand l'un avait lu, il déposait le journal sur le bord de l'établi et le suivant le reprenait à son tour et ainsi de suite... La pause : le temps de lire le journal !

Leur spécialité : Quand on leur demandait de confectionner la porte d'entrée d'une maison, ils sculptaient toujours l'année de construction de la porte... Si vous en voyez une, au village, vous penserez à eux.

Comment font-ils, aujourd'hui, à la porte du Paradis, pour sculpter l'éternité ?

Louis Cuennet

Le cordonnier du Guéravet

actuellement maison Jean-Pascal Marmy, route du Guéravet 12

Notre village, comme ailleurs au cœur de nos campagnes, avec le boulanger, le menuisier, le forgeron, le maçon, le laitier/fromager, le commerce de volailles et oeufs, le distillateur, le sellier-tapissier, l'étameur, le cordonnier, ... aurait pu vivre en autarcie. A peu de frais, on disposait sur place des services indispensables. Aller à Fribourg pour faire des achats était un fait exceptionnel. De plus, les jeunes étaient émerveillés par le savoir-faire de ces personnes typiques, leur exemple ; ils ont suscité de nombreuses vocations dans l'artisanat.

Les souliers étaient coûteux pour la bourse des grandes familles ; on les faisait durer. Et comment ! Une paire de vieilles godasses à la semelle usée ? On la portait chez le cordonnier . Brosse, lime, alêne, fil, colle... elle était neuve. On était bon pour cent lieues de cailloux et de bitume. Et ça marchait très bien. Je le vois encore sur son tabouret de cordonnier, dans un atelier pas trop éclairé, au rangement dont lui seul connaissait les chemins. Et ça sentait bon le cuir fraîchement tanné, la colle, le cirage...

C'était un petit farceur et, de ses petits yeux malicieux, il s'amusait, à nous confondre au creux de notre naïveté.

Notons également qu'un deuxième cordonnier, Monsieur Schmutz, pratiquait dans une petite maison carrée située près de la maison de Joseph Gumy (route de Fribourg 1) et qui fut incendiée et rasée.

Avant de jeter vos vieilles baskets, pensez aux cordonniers de jadis.

Lucie Jaquet, de la Chernaz

Commerçante en volailles et œufs

actuellement Madame Marie-Louise Jaquet, veuve de Roger

Voilà une autre personne qui a marqué mon enfance : Lucie de la Chernaz.

Les volailles, les lapins, les œufs étaient son fond de commerce. En outre, la SEG (Schweizerische Eier Gesellschaft) lui avait confié le ramassage des œufs produits dans toutes les fermes alentour. Au passage à niveau, on voyait défiler les fermières en foulard, le panier plein d'œufs, recouvert d'un linge à carreaux. A la Chernaz, les œufs étaient calibrés, et rangés dans une grande caisse qu'elle acheminait ensuite vers un centre de ramassage.

Bien sûr, pour tous ses transports, il fallait un véhicule. Au temps où l'on allait encore au marché avec une carriole attelée, elle avait acquis une antique automobile, une Nasch noire qui faisait mon admiration ; imaginez, une limousine des années 30, pleine de poulets, de lapins et sur le porte-bagages, la caisse des œufs. Elle avançait prudemment, lentement, sur nos routes de graviers et de nids-de-poules.

Au village, elle faisait partie des rares détenteurs de voitures automobiles. En effet, on pouvait les compter sur les doigts des mains, Il y avait le laitier, M. Rytz, Noël Mottas, Pierrot Mottas, le cafetier, Walter Herren, directeur de l'Ecole professionnelle, Fernand Pittet, marchand de chevaux et Lucie Jaquet de la Chernaz .

Personne imposante, Lucie Jaquet était l'épouse de Jean Jaquet, ancien syndic et bonhomme sec, assez spécial. De nature assez tapageuse, il ajoutait toujours son grain de sel dans les assemblées communales. Elle était la grand-mère d'un bon copain Jean-Pierre Rey.

L'hiver, au temps de neige, les pentes de la Chernaz étaient le rendez-vous des lugeurs, gamins petits et grands. Et parfois, un lugeur étourdi allait, à la dérive, déranger dans son sommeil, la vieille Nasch noire recouverte de givre.

Ernest Rytz

Laitier

Actuellement Laiterie Eggertswyler

A l'époque, la laiterie du village était un lieu de rassemblement qui connaissait une certaine animation, matin et soir. En effet, tous les paysans venaient « couler ». Les quantités étaient variables, de la petite boille de 20 lt au char avec plusieurs boilles de 50 lt. Les paysans apportaient leur lait qui était pesé et inscrit sur le « carnet du lait » : mémoire au crayon en vue de « la paie du lait ».

Ce qui était mignon et bien rustique c'était les attelages avec un chien ; bien sûr, bergers et toutous, donnaient de la gueule à plusieurs voix puis les cris s'éteignaient dans un cortège de queues en panache, jusqu'au prochain rendez-vous.

J'allais, moi aussi, livrer le lait pour les Petits Louis lorsque je travaillais chez eux. Ils faisaient partie de la Société de laiterie qui comprenait toutes les exploitations agricoles de Grolley, Le Guéravet et Nierlet-les-Bois. Pour le village de Nierlet-les-Bois c'était un paysan du lieu (Famille Angéloz) qui rassemblait toutes les boilles du village avec un char attelé d'un cheval et qui venait livrer le tout à la laiterie.

Je sens encore les odeurs qui montaient de ces deux grandes cuves fumantes pleines de lait en cours de fabrication ; je vois aussi ces presses contre le mur et les meules qui suaient leurs dernières gouttes de petit lait. La laiterie Rytz fabriquait du gruyère ainsi que du vacherin.

L'événement c'était « la Vente du lait », séance où l'on arrêtaient les prix et la confiance au laitier pour une nouvelle année ; l'occasion pour le laitier de remercier ses producteurs en leur offrant un bon repas.

Pour notre grande famille qui étions de bons consommateurs, M. Rytz offrait chaque année à Noël, une belle brebis moulée dans du beurre. Plusieurs familles ont également goûté ce plaisir.

La laiterie Rytz exploitait également une porcherie : le petit lait issu de la fabrication servait de base pour la « soupe aux cochons ».

L'automne, nous récoltions des glands sous les chênes et les vendions à un bon prix à M. Rytz qui en faisait de la mouture pour la soupe. Il y avait aussi les déchets de la biscuiterie Rytz, livrés pour nourrir les porcs, mais ils intéressaient aussi les écoliers qui se faufilaient pendant la récréation et se remplissaient les poches. Ma sœur Madeleine se souvient encore de son tablier plein de biscuits. Elle en fit une bonne réserve en soulevant le dessus de son pupitre.

Deux ouvriers, dont un solide gaillard, Fritz Burri, qui avait, paraît-il, fait de la Légion – impressionnant - apportaient leur collaboration à M. Rytz pour l'exploitation de la laiterie et de la porcherie.

Fernand Pittet et Ernest Rytz, avec leurs voitures, assuraient pour les villageois, les transports urgents ; l'hôpital, les accidents et bien sûr pour les accouchements !

Fernand et Adèle Terrapon

Le boulanger et l'épicière du Village

actuellement Famille Raphaël et Catherine Pittet, route du Village 2

Ils tenaient le magasin de notre quartier, le village d'en haut. Le pain était bon et ils étaient bons comme le pain !

Les gâteaux surtout étaient succulents. En effet, les villageois confectionnaient eux-mêmes les gâteaux sur d'immenses plaques puis les acheminaient au four Terrapon pour la cuisson – c'était le vendredi matin après la cuisson du pain. Ils en ressortaient avec un parfum dont je rêve encore. Bien sûr, le découpage donnait de respectables tranches en coin – le cugnu – qu'on tenait à deux mains complices de notre gourmandise. J'en ai apporté aussi des gâteaux pour la famille des Petits Louis, mais ceux de maman...

Il y avait aussi une petite épicerie où l'on trouvait bien des articles et surtout, pour nous les enfants, du chocolat et des bonbons... Madame Adèle, l'épicière avait toujours la gentillesse de nous offrir un bonbon qui était le bienvenu : « Prends un bonbon dans le bocal », disait-elle avec un sourire malicieux. Au temps du Carême, comme on suivait le jeûne des friandises, on rangeait tous ces bonbons dans une boîte jusqu'à Pâques. Bien des fois, la tentation était la plus forte et on ne résistait pas à en prendre un pour le sucer un peu et ensuite vite le remettre dans la boîte...

Par la suite c'est leur fille Cécile, épouse de Charly Bulliard, qui reprit le magasin. Elle était très appréciée de nous les jeunes, surtout des footballeurs. A la fin de nos entraînements, nous nous arrêtions au magasin et étanchions notre grande soif avec un litre entier Coca Cola.

Le 1er mai, la Jeunesse après avoir été chanter dans les maisons, allait faire cuire les œufs chez Cécile – Michel Jaquet, notre champion de football – Il jouera plus tard en Ligue nationale A et même en équipe de Suisse – était aussi un champion dans la consommation des œufs puisqu'une quinzaine d'œufs ne lui faisaient pas peur ! Mon frère Jean-Pierre et Hubert Repond lui faisaient concurrence dans cette compétition.

Puis ce fut le couple Jean et Elisabeth Schenevey . qui a repris le magasin et la boulangerie. Jean fut « Chevalier du Bon Pain ». Par la suite, pour des raisons de commodité, le couple Schenevey s'est déplacé dans la maison paternelle de Raymond Cuennet, « chez Mayon », et y a installé son magasin et la boulangerie.

Avec l'arrivée d'une part du magasin Denner et des supermarchés, les petits commerces ont fermé, et le boulanger retraits a pu aimer sa boulangerie.

Frédéric et Aloysia Faller

Le boulanger et l'épicière du Sablion

Actuellement Garage Stranges, rue du Centre 4

C'était le magasin du Sablion ; le quartier d'en-bas avait aussi sa boulangerie. Ceux du village d'en haut se sentaient moins concernés mais ils y faisaient de temps en temps des emplettes. Durant la période de la 2ème guerre mondiale (1939-1945), le magasin Faller était bien connu pour sa fabrication de pâtes.

Le patron, Monsieur Faller, d'origine allemande, était plus âgé que son épouse qui aimait beaucoup entretenir la conversation. Nous étions amis avec les enfants surtout avec l'aîné Lucien, contemporain de 1938, ainsi que Jeanine, une copine de toujours.

Lucien, un fameux footballeur ! Il joua d'ailleurs avec les Young Boys de Berne en Ligue nationale A et son copain Michel Jaquet « au Député », un artiste de la balle au FC Fribourg. C'étaient nos champions et avant de jouer en équipe nationale, ils avaient fait les beaux jours du FC Grolley en 4e ligue. A eux deux, ils faisaient le malheur de bien des gardiens. Je me souviens des larmes du gardien de Fétigny allant cueillir les pâquerettes, pour la 21ème fois.

Par la suite, c'est la cadette des enfants, Hélène qui reprit le commerce jusqu'à l'arrivée du Satellite Denner.

C'était la naissance de la dynastie Stranges, des garagistes fort appréciés.

Les Frères Cuennet, dits « Les Petits Louis »

Agriculteurs

actuellement Famille Grivel, route de Fribourg 32

Pour notre famille, mes frères et surtout pour moi, cette famille a compté pour beaucoup durant notre jeunesse.

Dès mon plus jeune âge et durant une bonne partie de mon adolescence, j'allais régulièrement, durant mes heures de loisirs et de vacances, chez Les Petits Louis...

C'était une famille d'agriculteurs, bien modestes et très gentils. Elle était composée de Milon (Emile, comme moi), le patron, célibataire endurci ; Charlot célibataire au carré, intéressé à la culture, gentil. Il a fonctionné durant de nombreuses années comme sacristain et, malheureusement, il a connu les médisances de certaines « mauvaises gens », comme on disait alors. Lucie, la sœur des deux frères Cuennet, bonne ménagère et maîtresse de maison et son mari Léon Jaquet, natif d'Estavannens en Gruyère ; ce dernier avait connu Lucie lorsqu'il était charretier auprès de la famille Page à Grolley ; un couple pour l'équilibre de cette unité particulière.

Des paysans du passé. En effet, au début, ils n'attelaient leurs chars qu'avec des vaches. Je me rappelle d'ailleurs avoir conduit les vaches pour tirer la charrue dans les champs (c'était un attelage à 4 vaches). Durant la période de récoltes des foins et des blés, le pas lent des bœufs, parfois, ne permettait pas d'éviter l'orage menaçant. Il faut aussi préciser que leur domaine était assez disséminé, il y avait des champs aussi bien près de Cutterwyl que de Nierlet-les-Bois.

Pour les moissons, j'étais employé à ramasser le blé après la faux pour en faire des gerbes, des « botzi ». En culotte courte, je me faisais griffer les cuisses par quantité de chardons. Les taons étaient légions et ne nous épargnaient pas – on se mettait d'ailleurs sur les bras et sur les jambes du Tavanol, un fameux produit contre les mouches et les taons, appliqué aux vaches, utilisé aujourd'hui encore pour la protection des chevaux.

Quand on avait soif, on se ravitaillait à une source d'eau dans le coin. Ah ! cette fraîcheur ! Et la chanson,

*« Quand vient la soif, à la rivière,
Nous allons boire en notre main. »*

Le ravitaillement était très attendu (cacao avec fromage, le matin, pour les « neufs heures » ; repas de midi très consistant, souvent le salé de la borne ; café l'après-midi ; jus de pomme savoureux et même du cidre avec de la bonne saucisse, ça nous rendait joyeux pour les « six heures » et enfin le fameux potage du soir pour le souper à la fin des travaux. Après la traite, j'allais à la laiterie, avec une charrette, pour « couler ».

Avec l'arrivée de Léon, le beau-frère et mari de Lucie, un courant de modernisme s'empara de l'exploitation. Il y a eu d'abord l'arrivée d'un solide cheval puis, par la suite, d'un tracteur. Le tout soulageait grandement les Petits Louis qui prenaient aussi de l'âge.

Cette famille ne connaissait pas les vacances.. encore moins les voyages... mais ils avaient fait la Mob – des mois de Service actif militaire durant la seconde Guerre mondiale. Leurs récits des relèves à la frontière, dans une vallée reculée du Tessin ou au fin fond de la Suisse allemande, nous faisait frémir comme le son lugubre des bombardiers survolant nos maisons dans les nuits noires de 1944.

Milon était aussi le coiffeur du coin. Il venait avec sa tondeuse et ses ciseaux, couper les cheveux des voisins, pour un prix déifiant toute concurrence. Après avoir rangé ses outils, il « tapait le carton » jusqu'à une heure avancée de la nuit et tondait ses amis, une deuxième fois !

J'ai gardé aussi un très bon souvenir des journées où j'allais, avec ces paysans, paître le bétail dans les champs – à l'époque on n'avait pas de clôture électrique. J'allumais des feux avec les fanes des pommes de terre et j'y mettais à cuire des châtaignes. Madame Lucie venait nous apporter les neufs heures : le cacao avec fromage et pain : un délice....

Je ne recevais pas un gros salaire mais plutôt quelques grosses pièces d'argent et, à la fin de l'automne, un joli billet que j'étais fier de mettre dans ma tirelire.

Les Petits Louis étaient aussi généreux avec notre famille ; ils nous donnaient quantité de fruits et de pommes de terre.

J'ai gardé et garde toujours un excellent souvenir de cette famille de paysans qui m'a permis de passer une jeunesse saine et agréable. Dans ma famille d'ailleurs, mes frères ont aussi vécu auprès d'autres voisins paysans : Albert chez Germain Cuennet ; Jean-Pierre, également chez les Petits Louis ; Claude, chez Oscar Jaquet.

Un vrai service de placement, réglé et surveillé par une maman vigilante ; elle connaissait les recettes pour piloter une troupe de garçons vigoureux, affamés de tout... connaître.

Casimir Pilloud, dit « Miron »,

Distillateur

actuellement, Familles Claude et Philippe Schroeter, Impasse du Tilleul 9

C'est ma grand'tante Pauline, son épouse, qui lui disait tendrement « Miron », c'est à dire « Casimir mon chéri » !

Vous pensez bien qu'il me tient à cœur de citer ce cher grand-oncle Miron. Le couple, nos anciens, vivait dans la même maison paternelle des Schroeter à Grolley, maison construite par Albert Schroeter, ancien instituteur à Grolley, dans les années 1880. Mais Miron, lui, exerçait une occupation accessoire de bouilleur de cru, aujourd'hui de distillateur. Le couple Pilloud occupait le rez-de-chaussée tandis que notre famille, le 1^{er} étage.

Il faut préciser que l'oncle Miron, Casimir Pilloud de la Pontille, à Châtel-St-Denis, avait épousé Pauline Schroeter, fille d'Albert Schroeter et Victoire Jaquet, de Grolley.

Comment un Châtelois était-il parvenu à s'implanter à Grolley, « terre » étrangère, depuis sa patrie veveysane ? Tout simplement grâce à son beau-frère Emile Schroeter, de Grolley, lui aussi instituteur en poste à Châtel-St-Denis et qui avait convolé en justes noces avec Sophie Pilloud de la Pontille à Châtel-St-Denis, la soeur de Miron. Le sillon était tracé et la frêle Pauline est tombée dedans ! Elle s'est vite éprise d'un solide et beau lutteur couronné, son Miron chéri.

Voilà pour les présentations..., revenons-en à Miron... Après leur union, le couple Pilloud reprit l'exploitation agricole du beau-père, Albert Schroeter et s'établit à Grolley. Le domaine, comme pour beaucoup de paysans n'était pas si grand et permettait juste à leurs exploitants de vivre.

A l'âge de 50 ans déjà, Miron et Pauline décidèrent de louer leur domaine à des paysans de Grolley soit les familles Barmaverain et Jacquat.

C'est alors que Miron s'adonna à son passe-temps favori, la distillation de petits fruits. Il avait fait l'acquisition d'un moyen alambic, - peut-être de son beau-père - et l'installait dans sa grande cuisine avec une amenée d'eau dans le sol depuis la fontaine extérieure.

Il entreposait tous ses tonneaux dans la remise d'à côté. Il prenait un soin particulier dans la cueillette des fruits et nous-mêmes nous devons nous dépêcher de nous servir de fruits pour les confitures et la conserve, avant son passage dans le verger !

Miron distillait aussi pour les tiers, il avait la « patente ». Tante Pauline qui avait les papilles gustatives très développées, fonctionnait bien souvent comme goûteuse...C'était bien amusant de la voir déguster cette fine goutte, ses petits coups de langue qui déclinaient les saveurs.

L'oncle avait sa « clientèle » même pour l'achat clandestin de schnaps...La plupart étaient des gens de Fribourg et nous étions tenus au secret.

Joseph Mottas, le facteur, figurait parmi ses plus fidèles dégustateurs. Même si Miron n'était pas présent à la cuisine quand Joseph Mottas déposait le courrier, ainsi que celui de mes parents, il y avait la topette de schnaps trônant sur la table avec un petit verre et Joseph n'oubliait pas de se servir. Mais le malin lorgnait de côté, par la porte de la chambre entrouverte ! Si, par hasard, il n'y avait rien sur la table, le facteur jetait le courrier avec fracas en poussant un « Voilà » qui tirait l'oublieux de son sommeil.

Je me souviens de certaines grandes réunions de famille durant lesquelles plusieurs de nos oncles et cousins s'adonnaient à la « grande dégustation » Il était toujours très généreux dans le verser. Et prenait aussi un malin plaisir de retrouver pompettes, certains dégustateurs trop assoiffés ! Mais rien ne fut plus dramatique que le fracas d'une bonbonne de poire dans l'escalier de la cave. Avait-il trébuché en la portant ou bien les vapeurs enivrantes...

Après son décès, Papa obtint l'autorisation de conserver l'alambic mais avec certaines restrictions. Il fit son possible pour obtenir une bonne goutte mais malheureusement, il n'arriva jamais à la qualité « Miron ».

Avec lui, s'est éteinte l'autorisation de distiller. Nous décidâmes de liquider l'alambic à la Régie fédérale des alcools, à Délémont. Il est peut-être encore en service au pays de la damassine.

Léon Monney, dit « Léon Paysan »

Réparateur de vélos

Actuellement chemin de la Rosière

C'était une de ces grandes familles de jadis : 17 enfants : 8 garçons et 9 filles.

Ils vivaient à Rosière dans une maison modeste située en-dessous de la ferme Ducotterd.

Lui, Léon, dit communément « Léon Paysan », avait un atelier dans la ferme de la famille Léon Olivier, au Sansuvy. C'était un champion dans la réparation des vélos, souvent maltraités, crevés, déchaussés par nos routes pierreuses.

Il savait jouer de la pompe à vélos, mais aussi de la pompe à musique, le piano à bretelles, la renifle, l'accordéon. Avec Léon Olivier au violon et Ernest dit Netton Cottet à la trompette, ils formaient un trio qui avait sa renommée dans la région, sur les ponts de danse de la Bénichon.

Plusieurs enfants de la famille avaient notre âge, notamment Roger Monney, le sculpteur sur métaux renommé.

Par la suite, la famille Monney quitta Grolley pour s'établir à Noréaz.

Fidèle Jaquet, dit « Matchèque »,

Distillateur

Ferme incendiée, à l'emplacement de l'entreprise « Au vieux grenier », rte de l'Industrie 7

Encore un distillateur ? Et un fameux, notre « Matchèque ». C'est vrai qu'il fallait soigner les vaches à l'eau de vie, mais pas que...

C'était un distillateur ambulant qui tractait sa grosse distillerie avec des bœufs.

Assez rude, il était cependant apprécié. Son épouse Olympe, une forteresse, ne se laissait pas impressionner ! Ils habitaient une ferme située à la croisée des routes, direction Payerne et Le Guéravet.. Cette ferme a depuis été détruite par un incendie et n'a pas été reconstruite.

C'était un distillateur connu et un connaisseur. On nous a rapporté qu'il avait été gravement brûlé avec le contenu de sa chaudière et qu'il avait eu la présence d'esprit de se couvrir les plaies de bouse de vaches, ce qui aurait diminué la gravité des brûlures. À ajouter à la pharmacopée des brûlures !

Un peu rude le gars, mais l'époque était rude.

Cécile Deschoux,

Commerçante en volailles et œufs

actuellement Famille Gerosa, rte du Guéravet 15

Comme dirait Gilles, le poète des « Trois Cloches », *c'était une bien brave personne*. Son souvenir ? De la poésie. Elle pratiquait le commerce de volailles, de lapins et d'œufs, comme Lucie de la Chernaz à Grolley

Toute la journée, elle cheminait sur sa carriole, tirée par un cheval, lui aussi légendaire, et qui n'avait pas d'âge ; il était tant cabossé par la vie qu'on l'aurait pris pour un modèle de Picasso.

Le soir, on la croisait, ombre lugubre, rentrant avec son char éclairé par un falot- tempête et chantant les louanges de Dieu, *Les saints et les anges...* un Don Quichotte aux brumes du Guéravet.

Elle n'avait pas besoin de conduire son cheval, il connaissait par cœur le chemin, toujours le même. Souvent elle était assoupie sur son char et Rossinante la conduisait quand même à bon port, accompagnée par les anges.

Mais elle avait une assez large clientèle jusque dans les villages voisins. Bien sûr, elle faisait les marchés, en ville de Fribourg. On la connaissait bien et son accent particulier – elle rrroulait les rrr... - la rendait sympathique.

Le couple François et Cécile Deschoux a élevé une grande famille, des amis d'enfance, tous partis du nid pour la vie mais que l'on retrouve avec plaisir dans les fêtes du village.

Cécile, c'est tout un poème, une étoile d'Espagne rentrée au Guéravet et je serais Sancho Panza.

Etienne Cottier, Cutterwyl

Taupier

Actuellement maison désaffectée, à la croisée pour Cutterwyl

Eh oui, dans nos villages dans les années 50 s'activaient des « taupiers officiels ».

Il faut aussi préciser que ces années-là, nous étions envahis par des armadas de souris, de campagnols et de taupes. C'était désolant de voir tous ces pans de prairies complètement ravagés par ces rongeurs...l'herbe ne poussait plus et faisait place à un désert de taupinières. Un désastre !

C'est alors que les taupiers étaient à l'œuvre. Ils quadrillaient les prés avec leurs trappes qui signalaient leur présence par un petit bâton surmonté d'un morceau d'étoffe colorée.

Les taupiers étaient payés à la prise. Ils les justifiaient avec les pattes de chaque taupe prise dans la trappe...Je ne me souviens plus du tarif mais il me semble qu'à l'époque on payait 50 cts par taupe.

J'ai eu moi aussi l'occasion de poser des trappes dans notre pré, près du jardin et j'ai eu assez de succès, j'avais la main d'Etienne Cottier ! Ce qui est très important c'est d'éviter de laisser des traces d'odeurs de doigts sur la trappe – on mastique la trappe de terre meuble avant de la glisser dans la galerie...

Pour en revenir à Etienne Cottier, à côté de son activité de taupier, il fonctionnait comme domestique de campagne dans la ferme de Germain Cuennet à Grolley.

C'était un brave type qui habitait une vieille cambuse à Cutterwyl, mais disait-il :

Le plus beau métier du monde ?

*Régent en été
Taupier en hiver !*

Angéloz Frères, Belfaux

Selliers-tapissiers

actuellement Fondation FREDI, rte de la Rosière 32

Ils avaient leur commerce/magasin à Belfaux mais fonctionnaient comme artisans à domicile.

Je me souviens les avoir vus à l'œuvre chez des voisins pour retaper/refaire les matelas, les sommiers des lits de toute la maison.

A l'époque, la qualité du matériel était assez précaire – ce n'étaient pas les matelas BICO ?? pure laine, etc... mais plutôt du crin grossier ou pire d'une matière inconnue plus grossière encore. On parlait même de paille.

Je vois encore le tapissier éventrer le matelas duquel se dégageait une odeur putride et écœurante. On disait en patois *on pou né*. Le crin était ensuite passé dans une machine dégrossisseuse qui lavait et allégeait la matière, puis le matelas était rembourré, recousu à la main avec une grande aiguille appelée alêne...

Ces artisans faisaient ainsi leur travail qui pouvait durer des jours. Ils prenaient pension avec la famille de leurs clients. En retour, ils appliquaient un tarif modéré et tout le monde s'endormait heureux dans un confort retrouvé.

